

Un endroit où l'on voit à l'intérieur des gens

Guillaume Corbeil and Florian Pautasso

Number 160 (3), 2016

Actoral

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/83155ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Corbeil, G. & Pautasso, F. (2016). Un endroit où l'on voit à l'intérieur des gens. *Jeu*, (160), 31–35.

UN ENDROIT, OÙ L'ON VOIT À L'INTÉRIEUR DES GENS

Guillaume Corbeil et Florian Pautasso

Florian Pautasso dirige Stéphanie Aflalo dans *Tu iras la chercher*, un monologue de Guillaume Corbeil sur la vaste question de l'identité. Le metteur en scène français et l'auteur québécois reviennent sur les tenants et les aboutissants de leur rencontre.



Tu iras la chercher de Guillaume Corbeil, mis en scène par Florian Pautasso et interprété par Stéphanie Aflalo (Les Divins Animaux), sera présenté à Actoral Montréal en 2016, après l'avoir été à Marseille en 2015. © Philippe Ulysse

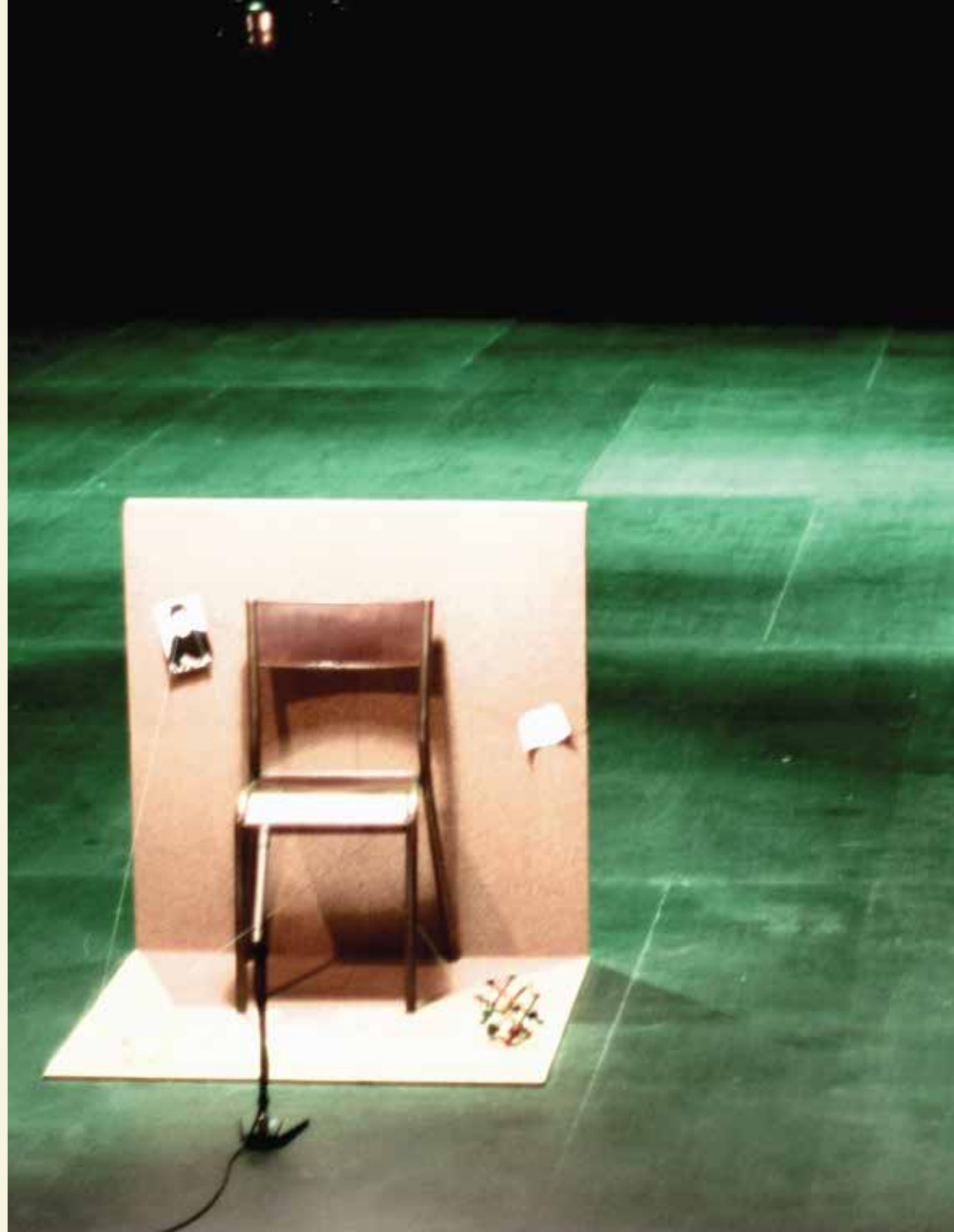
LES MÉANDRES DE LA PENSÉE

Florian Pautasso

Ce projet est né d'une commande que m'a faite Hubert Colas, directeur du festival Actoral à Marseille. Il m'a proposé trois textes de Guillaume Corbeil: *Cinq visages pour Camille Brunelle*, *Unité modèle* et *Tu iras la chercher*, le monologue d'une femme aux prises avec sa perception d'elle-même et de ce qui l'entoure. L'aspect actif, mouvant de la langue, à la fois très concret et insaisissable, et cet autotutoiement déroutant qui rend incertain l'identité même de celle qui parle m'ont fait sentir qu'il pouvait se passer quelque chose entre ce texte et moi.

C'est la perspective de proposer ce rôle à Stéphanie Aflalo qui a achevé de me convaincre de choisir *Tu iras la chercher*. Guillaume a dédié la pièce à une comédienne, et je trouve qu'on sent que ce texte est né d'une fascination. Je suis moi-même très sensible au travail avec les actrices; j'ai plusieurs fois écrit pour elles. La présence intense de Stéphanie, son esprit retors, sa sensibilité et son intelligence m'ont laissé imaginer que sa rencontre avec cette écriture pouvait se faire avec un certain éclat. Elle est aussi une artiste entière: elle est metteuse en scène et suit en parallèle des études de philosophie. J'ai besoin d'avoir en face de moi un artiste autonome, qui n'est pas dépendant de moi pour tisser des liens entre ce qu'il joue et le monde, entre ce qu'il a à défendre et sa propre intimité.

Elle – c'est le nom du personnage – évolue dans une confusion de chaque seconde et remet en question peu à peu tout ce qui constitue la *réalité*: le paysage urbain qui l'entoure, mais aussi ses propres souvenirs, sa voix, son apparence, son comportement social. Cette vision du monde, qualifiée de «dépressive», constamment flottante, qui la gangrène insidieusement, nous avons



essayé de la faire exister petit à petit et avec finesse. Il était important pour nous que le spectateur suive au plus près les méandres de la pensée de cette femme, même lorsqu'elle frôle la folie, sans pour autant la juger. L'interprétation est donc fragile, évoluant sur un fil ténu, dans une étrangeté latente.

Le texte réveille une série de questions liées à ce qui constitue l'identité. Suis-je unique? Ou suis-je la somme de multiples héritages assemblés? Est-il possible d'être conforme à ce que l'on souhaiterait être? Ce que je souhaite être, est-ce vraiment moi qui le souhaite? Et puis, qui suis-je? Le vertige de cette question tient aussi à l'angoisse qu'il n'y ait en réalité personne en coulisses derrière ce moi-noyau. Qu'en est-il de moi,

une fois ce moi dépossédé de sa voix, de ses gestes, de ses émotions, de ses souvenirs, et du pouvoir de ne pas douter? Qu'en est-il de moi une fois ce moi vidé de tout ce qui le fondait et permettait de le reconnaître comme tel? Ce sont d'ailleurs, entre autres, les problématiques identitaires similaires à celles que rencontre l'acteur qui ont intéressé Stéphanie dans ce texte. Au cours des répétitions, elle me parlait beaucoup du film *Inland Empire* de David Lynch.

UNE FEMME EN LUTTE

La femme de *Tu iras la chercher* est en perpétuelles action et interaction avec le monde social, et, pourtant, c'est sa parole intérieure qu'on nous donne à entendre. Quand Elle parle, elle peine à se reconnaître.

Tu iras la chercher de Guillaume Corbell, mis en scène par Florian Pautasso. © Philippe Ulysse

Il était important pour nous que le spectateur suive au plus près les méandres de la pensée de cette femme, même lorsqu'elle frôle la folie, sans pour autant la juger. L'interprétation est donc fragile, évoluant sur un fil ténu, dans une étrangeté latente.

– Florian Pautasso



Sophie Van Everdingen, subtils échos de souffles et de synthétiseurs, ainsi que les reflets lumineux verdâtres fluctuant dans l'étendue du plateau éclairé par Philippe Ulysse viennent aider à faire basculer imperceptiblement la représentation dans un autre degré de réalité, plus mystérieux, à la fois introspectif et transcendantal, puisqu'il s'agit pour le protagoniste d'une fusion d'un instant avec ce qu'on pourrait appeler l'image de son idéal.

Au festival Actoral, à Marseille, nous avons présenté une forme d'une trentaine de minutes. Montréal sera pour nous l'occasion de présenter une deuxième version plus longue, et, par la même occasion, d'oser davantage. ●

Florian Pautasso est comédien, auteur et metteur en scène. Il dirige la compagnie Les Divins Animaux, au sein de laquelle il a monté ses textes, dont *Show funèbre à 7 voix*. Il a également créé des spectacles écrits « au plateau », comme *Quatuor Violence* et *Flirt*. Sa prochaine création, *Notre foyer*, est prévue pour 2018.

Agir conformément à ce qu'on attend d'elle lui est difficile. Dans ses pensées, elle est au cœur de questionnements existentiels et tente d'apparaître aux yeux des autres de la manière la plus convenue. Elle lutte pour que son apparence ne pose pas de problème, alors qu'intérieurement des problèmes cruciaux se posent, et violemment. Le théâtre, c'est ce lieu là, à la fois un lieu de société, et en même temps un endroit où l'on voit à l'intérieur des gens, où l'on dit à voix haute ce qui reste emmuré dans un contexte social. C'est de là que je tire la force théâtrale du texte.

Je souhaitais que la traversée mentale et les chemins tortueux que cette femme emprunte soient au premier plan, soient ce à quoi le spectateur assiste. Ainsi, les effets visuels et sonores ont été pensés pour porter

l'interprète, et teinter légèrement l'ambiance. L'espace duquel parle cette femme ne pouvait pas être clairement identifiable. J'ai préféré disposer un certain nombre d'éléments évocateurs : un espace réduit en panneaux de liège, des objets symboliques reliés par des fils épingleés, une grosse lampe industrielle braquée au-dessus de la tête de l'interprète. J'avais en tête un imaginaire policier et psychiatrique, comme si cette femme enquêtait sur elle-même, tentait d'établir le profil psychologique d'une personne recherchée à l'aide d'une série d'indices. Et c'est bel et bien ce qui se passe dans la pièce : il s'agit d'une traque.

Au moment où la femme s'approche de son but et où le trouble de la personnalité s'accroît, l'environnement sonore de



Tu iras la chercher de Guillaume Corbeil, mis en scène par Sophie Cadieux et interprété par Marie-France Lambert (Espace GO, 2014). © Caroline Laberge

UN LABYRINTHE D'IMAGES, DE DOUBLES ET DE MÊMES

Guillaume Corbeil

Il est toujours étrange de s'asseoir dans une salle pour recevoir un texte qu'on a écrit dans une mise en scène à laquelle on n'a pas participé. On débarque de l'avion, on dort un petit peu pour se remettre du décalage horaire et nous voilà assis dans un théâtre qu'on ne connaît pas, devant un décor qu'on n'a jamais vu de sa vie.

Cette fois, je suis à Marseille, au festival Actoral. Hubert Colas et la Société des auteurs et compositeurs dramatiques (SACD) ont arrangé un mariage entre le metteur en scène Florian Pautasso et moi autour de *Tu iras la chercher*. Dans une petite boîte en liège, l'actrice entame le spectacle. «Tu es là / Le dos droit / Les bras de chaque côté du corps.» Si je reconnais les mots qu'elle dit, mon texte me paraît aussi étranger. Il y a peut-être le fait que Stéphanie Aflalo, l'actrice, est beaucoup plus jeune que Marie-France Lambert, qui a interprété Elle lors de la création à Espace GO. Il y a aussi la mise en scène, qui éclaire certains passages de nouvelles façons, qui crée un nouveau rythme, qui nous donne à entendre une nouvelle musique, un nouveau sens... Ce sont les mêmes mots, mais je jurerais entendre un tout autre texte.

C'est cette idée qu'on avait explorée, Sophie Cadieux et moi, la première fois qu'on avait présenté ce monologue. Il s'agissait d'une série de quatre lectures, avec quatre actrices différentes, dans quatre lieux d'Espace GO: quai de déchargement (Marie-Pier Labrecque), vestiaire (Monia Chokri), salle de conférence (Sophie Vajda) et salle de répétition (Sophie Cadieux). Épaulée par Gaétan Paré, chacune mettait en scène son monologue. Après l'événement, plusieurs spectateurs nous ont avoué être convaincus que le texte présentait des différences d'une version à l'autre: certains passages auraient été coupés ici, d'autres auraient été ajoutés là... En vérité, c'étaient toujours les mêmes mots. Il y a là,

je trouve, le sens même de l'interprétation: la partition a beau être identique, l'actrice, en se l'appropriant, crée une nouvelle œuvre. La manière dont elle s'y prend, sa voix, son intelligence émotive, tout ça ne modifie pas seulement la mise en scène, mais le sens du texte et, avec lui, l'histoire qui est racontée.

Ce qui m'a particulièrement plu dans cette expérience, c'est qu'elle vient répondre à la problématique de *Tu iras la chercher*. Le personnage d'Elle se sent prisonnière des évidences et en vient à se demander comment exister en tant que sujet dans un labyrinthe d'images, de doubles et de mêmes. Ne sommes-nous pas tous la répétition d'une seule et même personne? s'interroge-t-elle. Oui, notre expérience du monde est standardisée par un lot de modèles qu'on nous donne à rêver, mais en interprétant le monde, comme une actrice son texte, nous révélons notre singularité.

UN AUTRE ÊTRE POSSIBLE

Quand Sophie est passée de l'autre côté de la table pour mettre en scène mon texte, avec Marie-France Lambert dans le rôle d'Elle, nous avons cherché une façon d'utiliser le fruit de notre petit laboratoire. Sur la page privée Facebook qui nous servait de lieu de discussion, l'idée nous est venue de reprendre le texte, c'est-à-dire de le jouer deux fois. Ginette Noiseux, directrice artistique de GO, a d'abord cru que nous plaisantions, mais, bien vite, elle a compris notre sérieux et nous a laissés aller. Marie-France Lambert, quant à elle, a demandé si, dans ce cas, elle pouvait avoir un cachet double, et nous lui avons dit non. Lors des premiers enchaînements, l'actrice n'avait aucune difficulté à jouer le texte une première fois. En entamant la reprise, des mots lui échappaient et elle inversait des passages. Elle venait pourtant de réciter son monologue sans aucune difficulté – elle

Si le cinéma fige sur la pellicule la version parfaite d'une scène, d'une histoire, le théâtre permet de faire coexister de multiples versions d'un être, d'une scène, d'une émotion... En fait, non seulement il le permet, mais c'est sa nature.

– Guillaume Corbeil

connaissait le texte. Mais la répétition le faisait changer. Comme si elle ne reprenait pas la première scène, mais devait en apprendre une nouvelle.

À Marseille, dans mon fauteuil, dans une des salles de la Friche la Belle de Mai, ce n'est pas une autre facette de mon personnage que je découvre, mais un autre être possible. Les vêtements et la coiffure sont les mêmes, la femme qui est dedans est autre. Pendant la représentation, je m'émerveille de certains détails: «C'est vrai, elle peut être comme ça, aussi.» Je vais souvent voir et revoir mes spectacles et, chaque soir, j'espère assister à la représentation parfaite, à celle où il n'y aura pas d'erreur, où le rythme sera soutenu. Je pourrai alors l'enregistrer dans ma mémoire et me dire: ça y était, c'était ça. L'expérience des reprises me fait réaliser que le spectacle se trouve en vérité dans la somme de tous les possibles. Si le cinéma fige sur la pellicule la version parfaite d'une scène, d'une histoire, le théâtre permet de faire coexister de multiples versions d'un être, d'une scène, d'une émotion... En fait, non seulement il le permet, mais c'est sa nature. Dans la mise en scène de Florian, on ne joue le texte qu'une seule fois. Mais, en regardant le spectacle, je le fais dialoguer avec tous les autres que j'ai vus. Et si toutes ces Elle font la même chorégraphie sur un plancher de danse sociale, elles sont toutes uniques. ●

Diplômé en écriture dramatique à l'École nationale de théâtre, **Guillaume Corbeil** a écrit un recueil de nouvelles, *L'Art de la fugue* (L'instant même, 2011), un roman, *Pleurer comme dans les films* (Leméac, 2009), une biographie du metteur en scène André Brassard (Libre Expression, 2010) et une relecture de contes de fées, *Trois princesses* (Quartanier, 2016). Pour la scène, il a écrit: *Nous voir nous* (*Cinq visages pour Camille Brunelle*), *Tu iras la chercher* et *Unité modèle*.